

Mots et mouvements pour aucun paysage

James Sacré

Volume 22, numéro 6 (132), novembre–décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sacré, J. (1980). Mots et mouvements pour aucun paysage. *Liberté*, 22(6), 23–27.

poèmes

Mots et mouvements pour aucun paysage

JAMES SACRÉ*

1

Souvent dans le temps que l'après-midi va se défaire
pour être le soir avec des ombres plus grandes
le vent n'est plus dans le haut des arbres
il y a comme un moment pausé de la journée
n'importe quel endroit du monde c'est alors
un chemin qui va dans la solitude d'un pré bas
avec des peupliers peut-être une fontaine pas loin
si on marche encore un peu une femme va paraître qui travaille
dans le silence et le bord d'un village la journée a tourné
on sait pas exactement quand ni pourquoi ce poème
est maintenant comme un outil qu'on abandonne.

* *James Sacré est né en France en 1939 ; il est aujourd'hui résident permanent aux États-Unis. Il a publié depuis 1965 de nombreux recueils de poèmes, notamment chez Gallimard et aux Éditions du Seuil.*

2

Sans doute que c'est mal lentement qu'on traverse
 même la campagne d'où on vient d'autres
 continuent longtemps d'y être avec
 toujours de l'étonnement des façons nouvelles de découvrir
 un même arrangement de plusieurs prés
 alors forcément quand on fait des voyages
 on voit somme toute pas grand-chose pourtant
 la sorte de fraîcheur pendant longtemps que par exemple
 on est dedans petites parcelles

(maïs ou tabac) en bordure de la forêt
 vers la frontière nord de la Caroline du sud
 ça faisait plus vert et respirant très
 la grande herbe et les arbres cultivés d'un marais en Vendée.

3

À peine si passant vite le moteur tire bien
 dans la fraîcheur du matin
 nous voilà entre les deux Carolines pas encore
 vraiment dans la campagne (beaucoup de maisons) pourtant
 pas vraiment dans la ville
 et telle construction sans étage une véranda

sous l'avancée du toit
 on sait pas tout de suite (planches pas peintes
 c'est devenu gris et mal d'équerre avec le peu d'herbe devant)
 si c'est une cabane à sécher des récoltes
 ou une maison sauf
 qu'une petite fille noire avec un vêtement en partie rouge
 s'y balance (et sa poupée) sur la chaise à bascule du porche ;
 puis très vite c'est vraiment la campagne avec
 des champs cultivés qu'on sait mal
 s'ils gagnent sur la forêt qui est là ou s'ils vont
 disparaître à cause d'elle.

4

Si aucun paysage n'est là, ça arrive,
il est tard et dans la nuit qui devient silencieuse on entend
comme de la musique et le blanc du papier ou bien c'est
la qualité particulière des volumes de la maison
qui fait cette espèce de pesanteur sonore dans l'oreille.
Une rêverie se défait ou se construit, comme on voudra, en mots
alors que pourtant des paysages il y en a d'immenses pas loin
et qui s'en vont dans les endroits vraiment solitaires
de l'Amérique un parking mal entretenu
à New York
ou ce coin du Monument Valley avec une cabane d'Indiens,
l'été et les quelques touristes sont partis maintenant
est-ce que pendant que personne les voit, est-ce que
ça disparaît ou que plutôt ça respire plus grand
les paysages ?

5

Un jour il fait plus froid, pas vraiment mais
quand même il pleut les gens un peu vieux trouvent
que c'est un temps pour dormir ça va lentement tout
on est dans une maison et du silence
 petit bourg du Massachusetts dans la soirée
on a allumé un feu ça fait un nouveau bruit doux
en même temps que celui de la pendule et du peu de pluie
 qui persiste dehors
tout à l'heure ça sera la nuit
avant de s'endormir sans qu'on s'en aperçoive
on pourra penser à des choses qui sont loin
 on aura des sentiments qui donnent
bêtement l'envie de pleurer
après sans doute la pendule continue toute seule,
 la campagne et la pluie de ce coin d'état américain
s'en vont je sais pas tout reste là aussi.

6

Est-ce qu'on n'est pas sans fin avec la solitude à côté même
des autres qu'on aime à côté du jardin familial
et des fleurs comme des couleurs dans un bijou mérovingien
le temps a construit si longtemps la solitude qu'on sait plus
comment ça a commencé ni pourquoi
on peut seulement l'entendre qui est là
pendant que le sourire ou le silence des visages
et le carré étroit de ce jardin en Nouvelle-Angleterre
ont l'air de nous causer au cœur.

7

Devant ce paysage d'automne (le volume fin et doré d'un
 érable,
 l'herbe ne pousse plus, il fait froid et des maisons paraissent
 plus blanches)
 je comprends mal comment des sentiments que j'ai
 se mêlent à des mots pour que voilà un poème
 il y faut sans doute pas tellement penser
 et je peux dire en tous cas
 que les sentiments dont il est question c'est presque rien disons
 comme de la mélancolie qui serait soudain rouge elle bat
 à cause de peut-être ces mots justement c'est comme
 si c'était un dictionnaire familier les branches et feuillages de
 l'automne.

8

J'aime bien écrire des poèmes lyriques
 en pensant à autre chose
 comme ça le cœur se fait plus discret avec des mots
 qui l'obligent pas à trop se prendre au sérieux
 ça n'empêche pas que la chanson mêlée à des gestes
 tout à l'heure
 par exemple, un meuble colonial ou seulement un peu vieux
 qu'on a réparé dehors parce que le temps
 est doux avec des arbres
 entre l'automne et l'hiver des petites pommes sont rouges
 on va rester longtemps dans ce pays de la Nouvelle-Angleterre
 le travail et le paysage finissent par être la même chose
 une espèce d'activité minutieuse assez perdue à côté
 de grands hangars vides qui s'affaissent
 mon poème aussi mêlé à tout ça qu'en faire
 du mot cœur (et quelle chanson ?) qui pèse plus rien dedans ?